

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | La couverture, le sommaire et les pages d'annonces
publicitaires sont manquantes.

Pagination continue. |

LA
SEM AINE RELIGIEUSE
DE QUÉBEC

Mgr DE LAUBERIVIÈRE



CINQUIÈME ÉVÊQUE DE QUÉBEC.
NÉ A GRENOBLE, LE 16 JUIN 1711.
SACR. A PARIS, LE 16 AOUT 1739.
ARRIVÉ A QUÉBEC, LE 3 AOUT 1740.
DÉCÉDÉ A QUÉBEC, LE 20 AOUT 1740.

Dimanche de la Quasimodo

Remercions Dieu en ce jour, de nous avoir fait naître dans le sein de l'Eglise catholique; prions-le de nous accorder la grâce de conserver notre foi pure de toute altération, de la professer courageusement, d'y conformer notre conduite, en observant ce qu'elle prescrit et en nous abstenant de ce qu'elle défend, car autrement elle ne servirait qu'à nous rendre plus coupables. Prions pour ceux qui sont dans l'erreur, plaignons-les en condamnant leurs erreurs, mais non leur personne, parcequ'il appartient à Dieu seul de sonder les cœurs et les reins, et que tels qui sont corporellement séparés de l'Eglise, peuvent y appartenir d'esprit par leur bonne foi, par la recherche de la vérité, et par le désir sincère de faire tout ce qu'exige l'importante affaire du salut.

Chronique de la "Semaine Religieuse"

De tous les présents offerts au Souverain-Pontife, à l'occasion de son Jubilé, l'un des plus remarqués et aussi l'un de ceux qui ont dû apporter le plus de joie à son cœur, est une pierre d'apparence assez grossière, mais portant une inscription précieuse aux yeux de la science et surtout de la foi.

Ce marbre lui a été présenté au nom du Sultan par Mgr Azarian patriarche de Cilicie; et il ira, sous peu, enrichir le musée chrétien du Latran.

Il était, il y a quelques années encore, employé comme moellon dans le mur d'une maison de bains de l'ancienne ville de Hiéropolis en Phrygie. Il en fut arraché par un voyageur anglais, et fut bientôt reconnu comme ayant appartenu au tombeau de saint Abercius qui vivait au second siècle après Jésus-Christ.

L'inscription qu'il porte était connue depuis longtemps, et le cardinal Pitra en avait démontré l'authenticité contre ceux qui l'avaient suspectée. La découverte du marbre original ne permet plus aucun doute.

En voici la traduction, telle que la donne M. l'abbé Duchesnes dans un savant article de la *Revue des Questions historiques* :

« Citoyen d'une ville distinguée, j'ai fait ce monument de mon vivant, afin d'y avoir un jour une place pour mon corps.

« Mon nom est Abercius; je suis disciple d'un saint Pasteur qui fait paître ses brebis sur les montagnes et dans les plaines, qui a de grands yeux dont le regard atteint partout.

« C'est lui qui m'a enseigné les Ecritures fidèles...

« C'est lui qui m'a envoyé à Rome contempler la Majesté souveraine et voir une princesse aux vêtements et aux chaussures dorées.

« J'ai vu là un peuple qui porte un sceau brillant.

« J'ai vu aussi... la plaine de Syrie et toutes les villes, Nisibis au-delà de l'Euphrate. Partout j'ai trouvé des confrères...

« La foi m'a conduit partout : partout elle m'a présenté en nourriture un poisson de source, très grand et pur, œuvre d'une vierge sainte qui l'a donné et le donne sans cesse à manger à ses amis ; elle possède un vin délicieux qu'elle leur mélange et leur donne avec le pain.

« J'ai fait écrire ici ces choses, moi, Abercius, de mon vivant, à l'âge de soixante-douze ans. Que le confrère qui entend ces paroles prie pour Abercius. »

Saint Abercius vivait, avons-nous dit, au commencement du second siècle. On peut donc faire remonter ce document presque aux dernières années de saint Jean l'Évangéliste. Les fidèles étaient alors soumis à la loi du secret ; aussi Abercius dit : « Que le confrère qui entend ces paroles prie pour moi. »

Voici maintenant l'explication que l'on donne de ce langage symbolique, qui alors ne pouvait être compris que par les initiés.

Ce saint Pasteur, dont Abercius est le disciple, c'est notre Seigneur Jésus-Christ.

Cette Majesté souveraine que saint Abercius trouve à Rome, cette princesse aux vêtements et aux chaussures dorées, c'est l'Église romaine, revêtue des insignes de la souveraineté, pour marquer sa suprématie au milieu des autres Églises.

Ce peuple marqué d'un sceau brillant, c'est le peuple chrétien marqué du sceau du Christ et héritier à Rome, dans l'ordre spirituel, des grandeurs de la Ville éternelle.

Ces confrères que saint Abercius a trouvés partout dans ses longs voyages, professant la même foi, pratiquant les mêmes rites, usant des mêmes symboles, ce sont les chrétiens déjà répandus par tout l'univers.

Enfin, ce poisson céleste qu'il a reçu partout, que la Vierge Marie a donné au monde et que cette autre vierge sainte, l'Église, donne chaque jour à ses amis, sous l'aspect du pain trempé dans un vin délicieux, n'est pas autre chose que la sainte Eucharistie, dont le poisson était la figure, parce que, comme on le fait remarquer, le mot *poisson* en grec, se compose des initiales des mots : Jésus-Christ, Fils de Dieu Sauveur.

Cette inscription présente une ressemblance frappante avec les peintures romaines du cimetière de Callixte, qui symbolisent l'Eucharistie. En effet, parmi les fresques, il y en a qui représentent le poisson nageant dans l'onde et supportant un panier rempli de pain, avec l'ampoule du vin consacré. On y voit encore le banquet mystique, où sept personnages se nourrissent de pain et de poisson. L'Eglise, sous la forme d'une femme, assiste aux divins mystères. C'est évidemment la même femme qui est mentionnée dans l'inscription d'Abercius comme une vierge fournissant aux fidèles la nourriture divine.

On ne saurait donc exagérer l'importance de ce monument, qui atteste la primauté du Pape et le dogme de l'Eucharistie, au second siècle; qui prouve l'accord parfait de la foi professée à cette époque, en Orient et en Occident, sur ce point fondamental, et qui démontre, que l'Eglise catholique a conservé depuis les temps apostoliques, le dogme de l'Eucharistie, et nous l'a transmis dans toute son intégrité.

Aussi, le S. Pontife, dans sa réponse à Mgr Azarian, a fait mention de ce cadeau dans les termes suivants : « Nous recevons avec la plus grande satisfaction les dons magnifiques que vous Nous offrez au nom de Sa Majesté Impériale le Sultan, notamment le Cippe monumental qui, par son importance historique et religieuse, a une si grande valeur. »

Pendant que nous sommes à parler du Jubilé pontifical, notons le fait que le Canada était dignement et largement représenté à cette grande fête, comme on le verra par les noms que nous donnons plus loin. Les directeurs du collège Canadien de Rome, fondé, comme l'on sait, par les Sulpiciens de Montréal, ont profité de l'occasion pour donner un grand banquet à ces représentants ecclésiastiques des trois peuples qui dominent au Canada, et ont fait les honneurs de leur maison avec la plus aimable et exquise courtoisie.

Parmi les invités, on remarquait : les Eminentissimes cardinaux Richard, Logue et Vaughan, Mgr Bégin, coadjuteur de S. Em. le cardinal-archevêque de Québec, Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières, Mgr Lagrange, évêque de Chartres, Mgr de Goezbriand, évêque de Burlington, Mgr MacDonald, évêque de Havre-Grâce, Mgr Dowling, évêque de Hamilton, Mgr Emard, évêque de Valleyfield, Mgr Chapelle, coadjuteur de Santà-Fé, (Etats-Unis), Mgr Stonor, recteur du Collège écossais, Mgr O'Connell, recteur du Collège américain, Mgr Giles, recteur du Collège anglais, Mgr Campbell, du collège écossais, Mgr Cicci, Mgr Lorenzelli, recteur du Collège bohème; MM. les chanoines Vail-

lant, de Montréal, Bochet, de Trois Rivières ; M. l'abbé Odelin, vicaire général de Paris, M. l'abbé Lagrange, vicaire général de Chartres, le Père Glynn, recteur de l'église Saint-Patrice des Irlandais, MM. Primeau, curé de Boucherville (Canada), Leduc, curé de North Adams, (Etats-Unis), Leblanc, curé de Arichat, (Nouvelle-Ecosse), M. le professeur Lauri, MM. Macvay, secrétaire de Mgr l'évêque de Hamilton, et Allard, secrétaire de Mgr Emard.

Cette belle réunion, où tous ne faisaient, pour ainsi dire, qu'un cœur et qu'une âme, amène sous notre plume une réflexion que nous ne pouvons taire, et c'est par là que nous terminons. Quel heureux pays ne serait pas le nôtre, si ces trois peuples que la Providence a placés côte à côte, tout en conservant leur cachet national, n'en faisaient qu'un par l'entente et l'union, comme les hôtes éminents qui étaient, l'autre jour, à la table des Messieurs de Saint-Sulpice, et se contentaient de se livrer des luttes pacifiques ! Malheureusement, il faut désespérer de jamais voir ce qui serait pourtant si facilement réalisable, avec un peu de cette justice et de cette charité que commande l'Évangile.

ERNEST RENAN

SA MÉTHODE

(Suite et fin.)

La porte de sortie est condamnée. Le cercle est de fer où Renan s'est enfermé lui-même. Que ses adorateurs essaient donc de le tirer de là.

Voilà pourtant ce qu'on a décoré du nom pompeux de critique moderne ; voilà cette puissance des temps nouveaux qui a rempli du bruit de sa voix toute la seconde moitié de ce siècle, trônant à la première page des journaux qui ont l'oreille de l'opinion, s'imposant aux académies, affichant la prétention superbe de réformer les vieilles histoires, d'épurer les antiques croyances, de préparer la religion idéale de l'avenir ; là, prise dans ses œuvres vives, si l'on nous permet cette expression, dépouillée de son fard, de sa vaine parure, de tous ses artifices, mise ignominieusement à nu par les soins de celui-là même qui, pendant quarante ans, l'a représentée parmi nous avec le plus d'éclat. Si de telles prétentions étonnent, tant de dénuement fait pitié. Et malgré tout, on manque de courage à attaquer une si désespérante faiblesse.

Renan a écrit, un jour, cette phrase qui déridera ceux qui ont

bien voulu nous lire : « Ce n'est pas ma faute si mes maîtres m'avaient enseigné la logique et, par leurs argumentations impitoyables, avaient fait de mon esprit un tranchant d'acier. J'ai pris au sérieux ce qu'on m'a appris : scolastique, règles du syllogisme, théologie, hébreu ; j'ai été un bon élève ; je ne saurais être damné pour cela (1). »

L'académicien se flatte. Son « tranchant d'acier » nous paraît ressembler fort au sabre de bois dont on épouvante les enfants. Que les admirateurs de la « Tête sacrée », du « Cerveau divin » se rassurent. Les croyants de cette fin de siècle ne sont pas de bien terribles inquisiteurs. Ils se contentent de jeter au feu « le sabre de bois » du maître.

VIII

Toutes ses positions perdues, sur le terrain de la philosophie comme sur celui de l'histoire ; les abandonnant, au reste, à la première alerte, sans qu'il soit besoin qu'on l'en chasse ; acculé aux contradictions les plus choquantes, Ernest Renan essaie de prendre pied sur un terrain nouveau, celui de la science, où se réfugient, depuis près de cent ans, nous avons quelque regret à le dire, tous les forbans du monde de la pensée, les négateurs systématiques de la foi et de la raison, les sceptiques et les incroyants de parti pris, heureux de couvrir d'un nom éclatant leur pauvreté et leur misère intellectuelles et donner un regain de jeunesse à leurs erreurs vieilles comme les siècles.

« Le miracle n'est pas scientifique. »

Il était, pour nous, évident que Renan jouerait de cette guitare.

L'expression qui vient d'échapper à notre plume n'a rien dont doivent s'offenser les savants dignes de ce nom. On exalte la vraie science, à stigmatiser la fausse. Rien ne fait plus de tort à la médecine rationnelle que les panacées des charlatans.

Ce qu'il nous reste à exposer de la méthode d'Ernest Renan est du charlatanisme pur.

« Dans l'ordre des faits, ce qui n'est pas expérimental n'est pas scientifique.....(2) » ; on voit la suite du raisonnement : or le miracle n'est pas expérimental ; donc le miracle n'est pas scientifique. La conclusion, pour Ernest Renan, est que le miracle n'existe pas.

(1) *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, p. 302.

(2) *Questions contemporaines*, p. 223.

Avant de crever cette outre gonflée de vent, tâchons de savoir ce que le critique entend par un fait expérimental et scientifique.

Quand Dieu a fait un miracle, qu'il a ressuscité un mort, par exemple, a-t-il prévenu M. Renan, ou bien quelqu'un des siens, ses collègues de l'Institut, de l'Académie de médecine, des sciences, ou des Inscriptions et Belles-Lettres ? Non, n'est-il pas vrai ? Alors, que parle-t-on de miracle dans le monde ?

Il est de notoriété publique qu'à moins d'être peu ou prou académicien, on est affligé d'ophtalmie, sinon de cécité, on est dur d'oreille, on a tous les sens abominablement pervertis, on voyage au pays des étoiles, quand on ne va pas chercher la lune au fond d'un puits. Ces messieurs de l'Institut seuls n'ont pas la berlue, n'entendent point de travers, ont des organes admirablement sains et pas l'ombre d'une araignée dans le plafond.

Le gascon, qui était, en Renan, de par les femmes — la grand'mère de l'académicien était de Bordeaux — au même titre que le breton de par les hommes, laisse ici percer le bout de l'oreille. Suivez jusqu'à la fin ses savantes manœuvres, et vous verrez quelle paire d'oreilles avait ce gascon-là.

Alors même qu'il aurait été prévenu par le thaumaturge et que le mort fût ressuscité à ses yeux, Renan ne se tiendrait point pour battu. Il conclurait seulement à la probabilité du miracle ; ce qui équivaldrait, il daigne en convenir, à une quasi-certitude « Cependant, comme une expérience doit toujours pouvoir se répéter, que l'on doit être capable de refaire ce que l'on a fait une fois, et que, dans l'ordre du miracle, il ne peut être question de facile ou de difficile (1) », Renan dirait au thaumaturge : la première expérience à été heureuse ; à la seconde. Aujourd'hui vous avez opéré à Paris ; dans trois mois, vous opérerez à Rome. Le sujet de la première expérience a été le cadavre d'un enfant ; le sujet de la seconde sera le cadavre d'un vieillard. A Paris, l'Institut français seul était représenté ; à Rome, vous devrez exercer votre puissance devant une délégation de toutes les académies du monde ; les astronomes, les géologues, les chimistes les physiciens, les botanistes, les zoologistes, les physiologistes, les archéologues, les historiens, les plus illustres représentants de toutes les branches de la science et du savoir humain seront par nous, et à cette fin, officiellement convoqués. Après les expériences de Paris et de Rome, viendraient celles de Vienne, de Berlin, de Londres, etc. Que si les expériences réussissaient toujours, Renan s'inclinerait devant le miracle expérimental ;

(1) *Vie de Jésus*, Introduction, XXVII.

le critique, en possession de la loi du surnaturel particulier, proclamerait très haut, non plus seulement sa possibilité, mais son existence.

Risum teneatis.....!

Discutons sérieusement une question sérieuse, malgré le tour burlesque qu'il a plu à l'académicien de donner à la discussion.

Dans les sciences expérimentales, en très grand honneur aujourd'hui,—et, nous croyons, à bon droit—il y a deux choses qu'il importe de distinguer : les faits ou les phénomènes fournis par l'observation et la méthode qui sert à découvrir les causes et les lois des faits ou des phénomènes.

Examinons d'abord les faits et voyons le rôle qu'ils jouent dans la science expérimentale.

Renan ne paraît même pas se douter de ce que les savants entendent par une expérience. A l'en croire, une expérience répétée n'a pour but que de bien établir la réalité d'un fait. Le dernier préparateur de nos laboratoires, sait qu'une expérience n'est instituée que pour découvrir les conditions, c'est-à-dire la cause prochaine d'un phénomène, et en établir la loi. Quant au phénomène lui-même, il est simplement objet d'observation. Les sens le perçoivent et la raison l'affirme. L'expérimentateur le reçoit, à l'épreuve comme à la contre-épreuve, tel que l'observation le lui donne. Sans doute, l'expérimentateur a le droit et le devoir d'exiger que le phénomène soit dûment constaté et que l'observation soit bien faite, puisque le raisonnement expérimental va d'un fait admis comme principe à un autre fait accepté comme conclusion. Mais il n'en résie pas moins qu'en dernière analyse ce sont les sens qui perçoivent le phénomène et la raison qui le constate et qui l'observe. La question de la réalité du phénomène est antérieure et étrangère à la méthode expérimentale. Un phénomène est certain, et par conséquent réel, dès là qu'il est bien et dûment constaté. Il n'a pas plus de certitude ni de réalité parce qu'un autre phénomène, régi par la même loi, a été observé après lui. Chaque phénomène a son existence individuelle propre, s'il nous est permis d'employer ce langage. Dire qu'un fait est réel parce qu'un autre fait semblable à lui a été constaté après lui a tout juste la valeur de cet argument, inconnu jusqu'à ce jour en logique : Pierre existe, parce que Paul existe. Non, Pierre existe, parce qu'il existe. Et il en est de même pour Paul.

Si donc Renan a voulu dire qu'un fait n'est certain et n'existe réellement que lorsque de nombreuses expériences en ont prouvé la réalité, son argument tombe tout à plat.

Qu'on nous permette une comparaison.

Tous les Parisiens ont pu voir, au musée Grévin, derrière la maquette du monument de l'amiral Courbet, par Falguière, Ernest Renan affalé sur une banquette, dans une pose absolument lâchée, comme dirait Zola; devant lui, très correct, le buste irréprochablement droit, le journal le *Temps* à la main, M. Jules Simon se tient assis; entre les deux académiciens, un troisième, M. François Coppée, accoudé sur le dossier de la banquette, paraît suivre d'une oreille distraite leur conversation. Je demande à M. Jules Simon de me céder un moment sa place — je ne la tiendrai pas longtemps — et je supplie M. Francisque Sarcey de prendre celle de François Coppée. Nous discutons, Renan et moi, sur les éternels problèmes qui agitent l'humanité. Il tombe des lèvres molles de Renan une de ces phrases dont il a le secret, qui traînent dans la boue ce qu'on fait semblant d'adorer. Ma main, plus prompte que la pensée, va s'abattre violemment sur la large face de l'académicien. Le procédé manque de correction et n'a rien d'académique, est-il besoin que je le confesse? Mais, parce qu'il me plaît de ne point répéter l'expérience, trouvant que c'est assez que ma main de chrétien et de prêtre ait touché une fois cette chaire d'apostat — j'en appelle à M. Francisque Sarcey lui-même — Renan aura-t-il le droit de conclure à la non-existence de la maîtresse gifle que je lui ai administrée, sous le prétexte qu'elle n'est pas expérimentale?

Nous arrivons à la méthode.

En quoi consiste-elle? Elle consiste en ceci: qu'un phénomène étant donné, un autre phénomène seul peut en établir scientifiquement la loi; en d'autres termes, que, dans l'explication scientifique d'un fait, il faut bannir tout raisonnement *à priori* et s'en tenir exclusivement au raisonnement expérimental qui part d'un fait pour conclure à un fait. Cette méthode, à la condition que l'on reste sur le terrain scientifique, c'est-à-dire que l'on ne sorte jamais de l'ordre des faits qui sont toujours contingents, est inattaquable. Nous n'avons pas, en effet, dans notre esprit, la loi du monde contingent. Ne trouvant pas en nous-mêmes le *criterium* dont nous avons besoin pour connaître scientifiquement, c'est-à-dire pour expliquer les phénomènes qui se succèdent sans cesse sous nos yeux, nous sommes bien obligés de le chercher en dehors de nous. J'ai devant moi une torche qui m'éclaire. Je veux savoir pourquoi, connaître la cause et la loi de ce phénomène. Je puis donner du fait des explications plus ou moins plausibles, trouver, *à priori*, une hypothèse qui soit de tout

point conforme à la réalité ; mon hypothèse, toutefois, ne deviendra scientifique qu'à partir du jour où une expérience me mettra en possession d'un ou de plusieurs phénomènes qui expliquent parfaitement le premier. La torche éclaire parce que, en brûlant, elle dégage des gaz mêlés de particules solides de charbon et portés à une température très élevée. Les gaz, la chimie les recueille et les analyse ; si j'introduis dans la flamme un corps froid, le charbon se dépose tout aussitôt ; quant à la haute température des gaz, outre qu'elle est manifeste, les instruments des physiciens suffisent à la mesurer. Je puis maintenant expliquer scientifiquement pourquoi la torche éclaire ; et mon explication n'a rien d'arbitraire ; elle ne quitte pas un moment le terrain des faits, elle va d'un phénomène à un autre phénomène.

C'est le raisonnement que l'on pourrait appeler à *posteriori* et dont on se sert exclusivement dans les sciences dites expérimentales.

Nous pouvons maintenant nous rendre compte du procédé que l'on emploie dans ces sortes de sciences, en d'autres termes, de leur méthode. On compare des phénomènes, on détermine leurs conditions, on établit leurs lois. Telles conditions posées, tel phénomène suit : c'est la loi. Et après ? Après, c'est tout. La méthode expérimentale a dit son dernier mot. Je me trompe, elle a quelque chose à ajouter encore : ces lois qu'elle sert à établir sont, l'expérience le prouve, régulières, stables, permanentes. Nous touchons ici aux suprêmes frontières de la science. De l'autre côté des frontières, s'étend le domaine immense de la raison. Car la raison, certains la mettraient volontiers en oubli et il est étrange que nous devions le rappeler, est supérieure à la science. Elle est notre commune maîtresse à tous ; et les savants, comme les philosophes et les théologiens, n'ont qu'un devoir : celui de s'incliner devant elle.

Nous sommes heureux de nous rencontrer ici avec Claude Bernard, qui, tout en affirmant que le déterminisme des phénomènes est nécessaire à la science, reconnaît que, « dans la méthode expérimentale, comme partout, *le seul criterium réel est la raison* (1). »

Quand donc on prétend superbement nous faire accepter, au nom de la science, comme un axiome, que les lois qui régissent les phénomènes sont immuables, absolues, nécessaires, au sens métaphysique du mot, nous nous contentons de sourire. La science ne dit rien sur ce point, attendu qu'elle n'a rien à dire.

(1) *Introduction à l'étude de médecine expérimentale*, p. 93.

Elle dit même le contraire. De faits contingents, elle ne saurait tirer que des lois contingentes. C'est le langage même de la raison.

Laissons la science accomplir sereinement son œuvre, et ne la compromettons pas en des discussions où elle n'a que faire. Il était de mode, au siècle dernier, d'opposer la raison à la foi. La science a pris aujourd'hui la place de la raison. Mais le procédé est le même, puéril, enfantin, capable seulement d'en imposer aux esprits courts, aux basses intelligences. Le nombre, malheureusement, est grand de ceux qui ne voient ni très haut, ni très loin. Berner le public peut entrer dans le programme d'un dilettante. Encore y faut-il quelque mesure. Même parmi les boulevardiers, il se rencontre des gens d'esprit qui vous rendent, à l'occasion, la monnaie de votre pièce. Renan a calomnié ses contemporains. Les plus fervents admirateurs de l'accadémicien ne méritaient pas la suprême injure qu'il leur a faite en écrivant sérieusement qu'il n'admettra le miracle que le jour où le miracle sera expérimental, c'est-à-dire où l'on aura découvert sa loi comme on a découvert la loi de tous les faits scientifiques.

Il est heureux que Renan nous ait avertis que le Gascon qui était en lui jouait parfois au Breton les plus singuliers tours. La gasconade cependant est, cette fois, trop forte.

Je ne sais si je m'abuse, mais il me paraît que rien de plus réjouissant n'est tombé jamais dans une cervelle humaine. Renan nous a confié, dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, qu'en sortant de ce monde, il pourrait se rendre ce témoignage, d'avoir bien amusé son siècle. Nous lui donnons, pour ce qui nous concerne, volontiers le *satisfecit* qu'il désire. Il nous a singulièrement diverti.

Le miracle, s'il existe, est tout ce qu'il y a de plus spontané ; il est le produit d'une volonté souverainement libre, agissant selon des lois qui nous dépassent, que, dans l'état actuel nous ne connaissons pas et que même nous ne pouvons connaître. Il est, par excellence, le signe de Dieu. Le miracle expérimental, scientifique rêvé par Ernest Renan, se produisant selon des lois découvertes et connues par nous, dans des conditions que nous avons posées, qu'il nous est loisible de varier, pour multiplier, à notre gré, les expériences, en changeant les sujets, les circonstances et les milieux, est une absurdité, il est métaphysiquement impossible.

Le miracle, tel que l'a entendu toujours l'humanité et que la raison le conçoit, dont il est question dans nos humaines disputes,

n'a rien de commun avec celui qui est sorti informe du cerveau de Renan. Le miracle de Renan est un monstre, c'est une chimère ; dans ses termes mêmes, il est la négation du miracle ; pour me servir du langage de l'école c'est une contradiction.

Le critique a guerroyé, toute sa vie, contre le miracle expérimental. Nous lui accordons qu'il l'a mis en pièces. Mais tout est à recommencer. Ce n'était pas le bon.

Pouvions-nous croire que Renan, paré déjà des palmes vertes de l'Académie, serait jaloux, à ce point, des lauriers de Don Quichotte ! Don Quichotte s'escrimait contre des moulins à vent. Mais c'était Don Quichotte.

M. Francisque Sarcey, dans un accès de franchise et de bonne humeur, a appelé Renan, « un pince sans rire », comme auraient dit nos pères ; nous dirions aujourd'hui un fumiste. Le mot peut paraître bien gros, appliqué à Ernest Renan. La qualification n'est pas tout à fait injuste. Le chroniqueur parisien a mis l'auteur des *Origines du Christianisme* à sa place. Nous demandons qu'on l'y laisse. (1)

J.-H. BÉLEAU.

A travers le monde des nouvelles

Québec. — Les Quarante-Heures auront lieu au couvent de Saint-Anselme, le 11 ; au couvent de Lotbinière, le 13 ; à l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur, le 15. — Nos remerciements pour l'envoi de discours sur la question des écoles au Parlement de Manitoba. — Mgr C.-O. Gagnon, a été nommé Prélat de la maison du Pape ; M. L.-E. Couture, de Lévis, a été nommé Commandeur de l'Ordre de Saint-Sylvestre ; et M. le Commandeur L.-G. Bailargé a été créé Comte romain. Nos félicitations.

Ottawa. — S. G. Mgr l'archevêque d'Ottawa vient, par mandement du 25 mars, de promulguer dans son diocèse, les brefs et autres documents au sujet de l'Association de la Sainte-Famille, et a nommé pour directeur diocésain M. le chanoine Plantin.

Espagne. — On annonce que la reine Isabelle II vient d'adresser à Léon XIII une supplique sollicitant la béatification du pieux navigateur qui, le premier, porta la croix de Jésus-Christ dans le Nouveau Monde. Le comte Roselly de Lorgues, historien de Christophe Colomb, a eu l'honneur de transmettre à Sa Sainteté la supplique de la reine.

(1) Voir Nos. 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 22, 23, 24, 25, 28, 29, 30, 31, 32, de la *Semaine Religieuse* de Québec.